

P L E I N



s



d

e



e

n



s

s

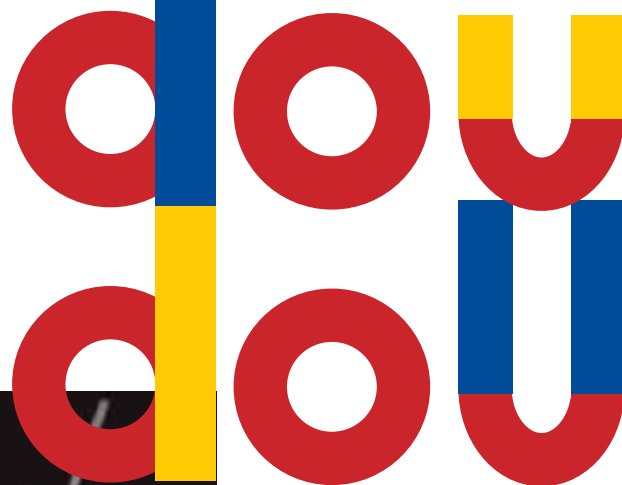


s

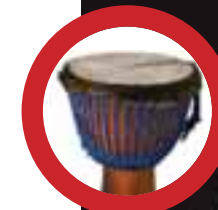
s

Les tam-tams de

C'est un grand nom de la musique qui débarque ce soir-là au théâtre municipal. C'est Doudou N'Diaye Rose, invité de *Tendances*, Festival de la Côte d'Opale. Sur scène, les tam-tams semblent murmurer, ronronner... Quand brusquement, les baguettes s'abattent sur les peaux tendues avec le claquement sec d'un fusil.



C'est la rançon des délais d'impression. À l'instant de la rédaction de ce *Sillage*, nous n'avons de *Jours de fête* que l'impression fugitive du premier jour de démontage. L'engouement et la précipitation ont été au-delà de nos espérances. La météo fut clémente comme elle peut l'être en octobre. Il reste à présent le souvenir des contes chinois, de l'usine de dentelle, de la rue Newton, et des abattoirs pleins à craquer. Mais déjà s'annoncent Doudou N'Diaye Rose, Dominique A, Pippo Delbono et les autres. S'aperçoit-on, finalement, que *Jours de fête*, l'esprit et l'intention, ça ressemble comme deux gouttes d'eau à une saison du Channel ?



Et c'est un véritable déchaînement sonore qui nous emporte, des rythmes endiablés qui s'amplifient jusqu'à la limite de la transe. Petit, mince, sec, le regard vif, Doudou N'Diaye Rose, chef tambour-major de Dakar, est une légende vivante. Plus petit que le plus petit de ses tambours-majors, plus frêle que la plus frêle de ses batteuses, il dirige dans un unisson percutant une vingtaine de mains et autant de baguettes. Petit homme bondissant comme une gazelle, Doudou bouge, Doudou joue, Doudou dirige. Dépositaire de la tradition mais aussi innovateur infatigable, ce wolof né de caste griotte estime que toute la vie n'est que rythme et musique. Partant du principe qu'un grand batteur doit connaître tous les rythmes, Doudou est parti de village en village recueillir la mémoire des rythmes anciens et le langage des tambours de toutes les contrées d'Afrique. Ceux qui attirent les poissons, permettent de paralyser le lion ou de rattraper le lièvre à la course. Il a également écouté la forêt, les rythmes des animaux, s'inspirant d'une course furtive, des gouttes de la pluie ou de l'orage pour créer ses propres rythmes. L'innovation l'attire. Pendant des siècles, les maîtres traditionnels du tambour formaient des groupes de quatre; lui, décide d'agrandir ses formations jusqu'à cent percussionnistes et crée de véritables symphonies au tambour! Le résultat est époustouflant.

Doudou N'Diaye Rose
En collaboration avec le Festival de la Côte d'Opale
Mercredi 30 octobre 2002 à 20h30 au théâtre municipal

Attention, pour ce concert exceptionnel, nous disposons de places en nombre limité.



Le Channel
Scène nationale
Direction
Francis Peduzzi
B.P. 77
62102 Calais cedex
Tél. 03 21 46 77 10
Fax 03 21 46 77 20
Site: www.
lechannel-calais.org
Mél.: lechannel@
lechannel-calais.org

Un voyage initiatique



Premier spectacle pour le jeune public présenté cette saison. Et comme les saisons dernières, ce spectacle est proposé le mercredi en séance ouverte à qui le souhaite.

Le public s'installe sur des gradins à même la scène, tout près... Il n'y a pas de frontières entre les petits et les interprètes de *Duo dodu*. Devant nous, si proches, elles s'apprivoisent. Elles racontent à leur manière l'histoire de trois petits cochons. Une histoire sans histoire mais avec un loup qui en fait beaucoup... d'histoires. La danseuse et la comédienne tissent la trame du conte par des bribes de mots, par des gestes et des chants. L'une enseigne à l'autre un geste, l'autre traduit ces gestes en mots. Elles franchissent les premières étapes vers le

langage, un babillage rigolo fait d'onomatopées, qui permettra ensuite de raconter. Moments de réveil, de chamaillerie, histoires de territoires, de maisons à construire avec de la paille, des planches ou bien des briques. *Duo dodu* est un voyage initiatique, à l'image des contes. Il démontre la nécessité de trouver un juste équilibre entre l'amusement et le travail, le plaisir et la réalité des choses. Car le plus malin des trois petits cochons n'est-il pas celui qui a construit sa maison en brique, tendu un piège au loup et peut enfin le déguster sur un lit de navets ?

Duo dodu provoque la rencontre entre la légèreté et la raison et se poursuit sur la construction musicale de trois chansons. Un voyage poétique et drôle dans le rythme et la mélodie sur fond d'histoires de petits cochons.



À partir de 4 ans
Mercredi 6 novembre 2002 à 15h30
Représentations scolaires
Mardi 5, jeudi 7 et vendredi 8
novembre 2002 à 10h et 15h30
au Passager

Chapiteau

C'est en janvier prochain que s'installeront caravane, chapiteau et Cirque ici en la personne de Johann le Guillem. Il y préparera son futur spectacle, créé pour *Feux d'hiver* en décembre 2003.

Laxisme

Que font les ministres de l'intérieur ? Et celui de la culture ? *Griffonneries*, livre salutaire de Jacques Livchine, du théâtre de l'Unité (*La soupe populaire la plus poétique du monde, La rue Newton défie les lois de la pesanteur*) est en vente libre.

Forme

Écrit sous le mode de la chronique, il retrace la vie et la mort du Centre d'art et de plaisanterie de Montbéliard, scène nationale atypique donc exemplaire.

Copinage

En plus, c'est l'esprit Livchine, une écriture où l'humour se met au service de la pensée. À lire par tous ceux que le sujet des politiques culturelles intéresse. Deux exemplaires du livre sont en prêt gratuit à l'accueil du Channel.

Artères

L'école de cirque dont les cours commencent le 6 novembre, est ouverte à tous. La preuve: un jeune homme de soixante-six ans s'y est inscrit. Chacun peut évidemment suivre son exemple.

Rentrée

Beaucoup trop de demandes pour satisfaire la soif de débat lors de notre soirée de rentrée. Nous aurions pu remplir deux, trois fois (?) la salle du Passager. C'est promis, la saison prochaine, nous essaierons d'accueillir beaucoup plus de monde.

Les mains du jardin

Une exposition, *Jardins nomades*, se prépare. En décembre, Michel Wohlfahrt, céramiste, exposera à la galerie de l'ancienne poste. Mais la préparation de cette exposition, qui impliquera dans le cadre du CLÉA de nombreuses classes, a commencé dès septembre. Nous vous en disons un peu plus ici.

Jardins nomades est un projet qui tentera d'associer exposition et projet éducatif dans le but d'initier le jeune public à la manipulation de la terre. Outre la présence d'une vingtaine de pièces de l'artiste, quinze brouettes ensablées et piquées de fleurs de terre réalisées par des élèves calaisiens constitueront cette exposition. Action ludique, créative, pédagogique mais surtout de réflexion sur l'objet ordinaire. À partir d'un outil tout à fait commun que le quotidien a rendu transparent, l'idée créative est précisément de prendre cet objet et de lui rendre sa noblesse disparue. Michel Wohlfahrt s'en explique. *Je n'ai pas envie de montrer des choses qui restent très pauvres, mais au contraire de les rendre fières, « classes » ! D'anoblir le nain de jardin. Émouvant pour moi, il passe aujourd'hui inaperçu, il est même la risée des bourgeois. Mais si on l'émaille de billes,*

*il devient beau comme un camion ! Et quand on lui ajoute une grenouille en cristal, un toucan de même matière perché sur un bambou en bronze, c'est la rencontre de Baccarat et du jardin ouvrier ! Peu importe que cela ne soit pas vraiment de « bon goût », lequel n'a jamais rien produit d'intéressant. Cela perturbe le regard qu'on a sur les choses. Cela fausse les repères, brouille les catégories. Ce qui était luxueux devient plus touchant, et ce qui ne se regarde même plus peut parader. Ce peut être l'enjeu et le jeu d'une vie, non ? Nous reviendrons dans notre prochaine édition de *Sillage* sur ce projet.*

À la galerie de l'ancienne poste en décembre 2002.



Le bel ami

Dominique A a ses inconditionnels. Parmi eux, quelques spectateurs assidus du Channel, qui n'ont d'ailleurs pas lésiné pour nous persuader de l'accueillir au Passager. Puisque certains savent écrire les raisons profondes de ces affinités artistiques et qu'ils ont eu la délicatesse de nous communiquer leur texte, nous vous en faisons donc profiter.

Parole

Sillage n'en a pas encore parlé. Alors, pour mémoire, rappelons que le vendredi 31 mai dernier, nous avons organisé une parole libre, histoire de comprendre ce qui s'est passé le dimanche 21 avril 2002.

Règle

Il s'agissait de donner la parole à des personnes d'horizons très différents. Seule contrainte, un temps imparti de trois minutes. Cent cinquante auditeurs, trente orateurs ou oratrices. De l'avis de tous, ce fut passionnant.

Lecture

De cette soirée, il nous reste quelques textes. Ceux qui nous ont été transmis sous forme de fichier électronique sont consultables sur notre site internet. Textes consultables à partir du 15 novembre 2002.

Pain

Du pain restant du repas de chantier de cette soirée, nous avons voulu le donner au centre de la Croix Rouge de Sangatte. Mal nous en a pris: nous n'avons eu droit qu'au mot *négligé* jeté sans aucune délicatesse dans un talkie-walkie.

Moralité

Grâce à ce cadre de la Croix Rouge aussi inélegant qu'anonyme, personne ne pourra dire qu'à Sangatte, les réfugiés mangent le pain des Français.



Je ne l'ai jamais rencontré personnellement et ne le souhaite pas particulièrement. Pourtant, Dominique A est pour moi un ami. Quelqu'un qui a sensiblement mon âge et doit répondre aux mêmes questions, ici, maintenant. Avec un ami, on aborde l'actualité, sans prétention – nous avons renoncé aux lendemains qui chantent – mais en essayant d'être digne. Concert contre Le Pen, chanson pour le Gisti ou les dons d'organe, refus du commerce roi après le succès du *Twenty-two bar*. Des engagements d'aujourd'hui en somme, sans cynisme mais sans illusion non plus.

Avec un ami, on échange ses découvertes avec passion. Quelle satisfaction intense de lire que Dominique A lui aussi aime Joseph Arthur, Will Oldham ou Raymond Carver. On entre dans un réseau affectif: Mendelson, François Breut ou les Little Rabbits sont ainsi devenus des intimes. Il y a dans la relation à Dominique A quelque chose de l'ordre de la reconnaissance. Pas cette admiration un peu stérile que l'on peut vouer à un artiste, non. Une connivence. Avec lui mais aussi avec ceux qui l'écoutent. Je suis quasiment certain d'avoir quelque chose à vivre avec quelqu'un qui fredonne *Pignolo*. Un ami, ce n'est pas très impressionnant. La voix à la frontière de la justesse, des limites musicales revendiquées, des bourdes (*Tutti va bene!*) dont on s'amuse... L'ami se fait complice. Ce n'est pas un hasard, je crois, s'il a choisi de se faire connaître par son prénom. Un ami, c'est aussi quelqu'un que l'on retrouve régulièrement avec joie pour les longs rendez-vous des albums ou les messages plus intimes de *L'attirance* ou de *Empty white blues*, pour les concerts échevelés de la tournée *Auguri* ou les soirées aériennes du solo tour. Et puis avec un ami, on parle. On parle beaucoup. Trop parfois. De notre difficulté à vivre, de nos joies amoureuses, de nos espoirs, de nos doutes aussi. Les textes de Dominique A ne sont jamais fermés. Ils se prêtent à de multiples interprétations, laissent une grande place à l'auditeur, n'assèment rien. *Pères, La vie rend modeste, Pour la peau, Ma vieille tête* et tant d'autres jalons essentiels. Il n'y a pas de réponse dans ces textes dont je peux m'emparer. Seulement la voix d'un honnête homme. Oui c'est cela qu'est pour moi Dominique A. Rien qu'un homme certes. Mais tout un homme.

Jean-Christophe Planche, 13 juillet 2002.

Dominique A
Vendredi 15 novembre 2002 à 20h30 au Passager.

Le théâtre des êtres humains

Pippo Delbono cite volontiers Bergman: *le théâtre doit être une rencontre entre des êtres humains. Tout le reste sert seulement à semer la confusion. Cette conception qui est la sienne, nous la faisons nôtre. Elle fait débat, elle fait fracture. Tant mieux. Certains critiques y ont vu du plus démagogique, tu meurs!* D'autres ont avancé qu'il carbure aux bons gros affects. *Sillage* vous donne ici à lire le point de vue argumenté de Philippe Val. Comme lui, nous persistons et nous signons: *La rabbia, Enrico V* et *Guerra*, il faut tout voir.

Que de bons spectacles: le festival d'Avignon n'est plus ce qu'il était. Delbono, auteur-metteur en scène italien, présente cette année trois spectacles à Avignon. *Silenzio, Guerra* et *Rabbia*. Si vous voyez ça passer par chez vous, foncez. Je n'ai vu que *Guerra*. C'est une sorte de revue du chaos, menée par Pippo Delbono, qui murmure, raconte, hurle, danse, court, vole, survole une humanité déglinguée, bancale, boiteuse, dérangée, mutilée, chantante, déconnante, tordue, souffrante et jouissante. Sa troupe est le produit d'un casting dont le cahier des charges est très très éloigné de celui de *Loft story*.

L'un est un comédien de très grande expérience mais qui ne sert qu'à préparer les accessoires pour un autre qui est microcéphale et qui sort d'un petit séjour de quarante-cinq ans en hôpital psychiatrique, un autre est trisomique, un autre est un ancien clochard parti de New York et qui a échoué à la gare de Naples, il y a des musiciens, des danseurs, des belles, des laids, des estropiés, tout ce monde joue, tout ce monde concourt à raconter le plus savamment possible les effets du bombardement incessant de la réalité sur ces corps humains si divers. Apparemment, on est loin de Racine, mais si l'on affirme que Racine peint l'homme tel qu'il est, c'est au moins un point commun avec Delbono.

Il nous rappelle que l'être humain n'est pas une jolie chose moyenne d'environ 70 kilos avec des membres, des oreilles, des yeux relativement symétriques et un cerveau qui lui permet de remplir en un temps moyen un Plan d'épargne logement, mais qu'il déboule dans la vie avec un tas de bagages, extrêmement divers et hasardeux plus ou moins utiles ou encombrants, avec des fortunes vertigineusement inégales, des atrophies, des hypertrophies, des couleurs de peau, des voix, des odeurs, des gestes, des tailles,



des poids, d'une infinie variété, et pour seul point commun la capacité de souffrir. Ceux que les nazis voulaient exterminer pour purifier la race humaine, Pippo Delbono les «représente» sur scène. Il ne les montre pas comme dans une foire. C'est précisément le contraire. Il leur fait travailler leur rôle jusqu'à ce qu'ils aient conscience de leur corps, et il organise un spectacle où se déploie cette grâce à laquelle tout type humain a le droit de prétendre. La monstruosité est partout, et souvent là où l'on ne la voit pas, et ce n'est ni bien ni mal, c'est comme ça, c'est la vie même.

Guerra confronte à deux sortes de monstruosité: une qui n'est pas gênante, et pourtant, c'est la pire. C'est celle des gens normaux, qui peuvent devenir des miliciens massacrés, des chefs de bureau pervers, des briseurs de vie installés dans la quiétude de la conjugalité, des petits tortionnaires discrets du quotidien, des potentats de la médiocrité, des fraudeurs et des destructeurs de patrimoines de l'humanité... On s'accommode parfaitement de ces abominables entorses à la simple raison. On peut y retrouver quelque chose de soi-même qui relève de complaisances

secrètes. Elles sont presque des marqueurs rassurants de notre normalité. Et puis il y a les autres monstruosité. Elles échappent à la volonté de ceux qui en sont affligés, parce qu'ils sont nés avec, ou parce qu'elles sont la conséquence d'accidents ou de maladies, ou de situations historiques comme celle qui consiste à naître étranger dans un pays xénophobe, ou poète dans un camp militaire... Et celles-là, les monstruosité en quelque sorte fatales, sont rejetées, exilées, marginalisées, cachées, comme l'ordure sous les tapis. Dans ce monde enchanté de la rentabilité et de la performance, elles prennent en défaut nos principes rassurants de justice, de tolérance, de fraternité. À la fin du spectacle, spontanément, la majorité du public se lève pour applaudir à tout rompre. Il s'agit peut-être un peu d'un exorcisme, mais qu'importe, il n'est pas honteux.

Travaux

La mission de pré-programmation de la transformation des abattoirs est terminée. Bientôt va s'engager le choix des équipes d'architectes qui travailleront sur ce projet.

Idée

Celle émise lors de la conversation entre vous et nous lors de la soirée de rentrée: celle de la visite du site des abattoirs.

Visite

La première de ces visites des abattoirs est organisée le samedi 23 novembre 2002 à 15h. Il suffit de nous prévenir de votre présence. Prévoir une heure de votre temps.

Ministre

Le nouveau ministre a souhaité réunir une quinzaine de directeurs de scènes nationales en mai dernier. Nous faisons partie des élus. Lors de cette réunion, aucun des participants n'a souhaité une baisse du budget de la culture.

Rue

Signe annonciateur de l'impact de *Jours de fête*, près de quatre-vingt-dix habitants de la rue Newton s'étaient réunis au *Passager* le 26 septembre pour préparer l'événement.

Réputation

Pippo Delbono encadrera un stage avec des jeunes calaisiens ce mois de novembre. Pour ce stage, des demandes affluent en provenance de toute la France. Sans doute la conséquence du bon écho considérable de la présence de la compagnie en Avignon.

Météo

Calais sera la seule ville où toutes les représentations du Royal de Luxe ont pu se dérouler normalement et à l'heure prévue. Aucun des autres spectacles ne fut annulé. Un argument de plus pour l'office de tourisme.

Mercis

Des e-mails, des fax, des fleurs, des textos, des lettres, des boîtes de chocolats sont les signes de remerciements que nous ont envoyé beaucoup de spectateurs de *Jours de fête*. Voilà qui nous donne de la force pour continuer.

Témoignage

En pleins *Jours de fête*, nous avons reçu l'appel téléphonique d'une dame en convalescence sur son lit d'hôpital, qui vivait la manifestation par la presse et une amie qui assistait à tous les spectacles. Elle voulait nous remercier qu'une chose comme celle-là existe dans cette ville.

Dissonance

Avouons que ce ne fut pourtant pas unanime. Ainsi cet homme énervé qui reprochera pêle-mêle au Channel: *sa programmation où il n'y a jamais personne, l'accent* (pourtant délicieux) *de notre hôtesse au Passager et l'embauche d'étrangers*. Comme nous n'avons rien de commun avec cette vision rétrograde, cela aussi nous donne de la force pour continuer.

Énigme

Question souvent posée: pourquoi pas *Jours de fête* tous les ans. Réponse: il nous faut le temps d'analyser la précédente édition, d'imaginer la suivante, de découvrir de nouvelles équipes artistiques et surtout ne tomber ni dans la routine, ni dans le savoir-faire. Et puis il y a *Feux d'hiver*, qui est très bien aussi...



OUI BOBONO

Pour d'autres, il s'agit tout simplement de l'enthousiasme devant l'expression d'une grâce inattendue et du plaisir d'éprouver un charme auquel on n'avait jamais pensé, ce qui est l'essence même du spectacle: une sorte de réconciliation avec une partie du monde qui manquait pour pouvoir l'imaginer un peu mieux, un peu plus intensément, avec un peu moins d'erreurs. À la sortie, les commentaires sont incroyablement spontanés. Presque indécents. Le critique d'un journal du matin très conservateur aboyait dans le nez du président d'une chaîne de télévision culturelle: «*Tu ne vas pas me dire que tu as aimé cette merde démagogique. Delbono est un roublard, un escroc...*» Une actrice célèbre – et talentueuse – affirmait d'un ton pincé: «*Le problème, c'est que ça n'est pas du théâtre.*» Rarement à l'issue d'un spectacle, j'ai observé une telle fracture franche, deux réactions aussi nettement opposées, comme correspondant à deux grands types de mentalité. Celle des conservateurs éternels, garants d'un ordre humain bienséant, et secrètement impitoyable. Ils sont révoltés par ce qui vient contredire leur conception d'une tolérance dont les limites, vite franchies, dessinent le territoire d'une opulence discrètement mais férocement dominante. Ce que peut exprimer un corps, hormis l'utile et le rentable, leur fait horreur.

Ils tiennent dans un égal mépris glacé la souffrance des victimes d'un chaos auquel eux-mêmes échappent provisoirement et sans savoir pourquoi et la jouissance de ceux qui transgressent leurs tabous imbéciles. Ils ne se résolvent à admirer l'étrangeté qu'à la condition que la poussière muséographique déposée par les siècles étouffe son chant jusqu'à en faire une rengaine de boîte à musique inoffensive.

Ils admirent Victor Hugo, en oubliant que lui aussi mettait les monstres en scène – *Quasimodo*, *L'homme qui rit* – afin de les réintégrer dans la communauté humaine. Ils ne supporteraient pas un instant d'entendre les voix et de voir les corps évoqués par un François Villon auquel ils accordent le titre de «*grand poète français*» sans jamais se donner la peine de percevoir la force subversive d'une langue savamment dépouillée, démaquillée, dénudée et mise en scène, afin de satisfaire le besoin de sens, comme les corps se mettent en scène et se dénudent pour satisfaire leurs sens. L'autre mentalité qui s'exprime à la sortie de *Guerra*, c'est celle des éternels chercheurs, ceux qui ne savent pas, ceux qui doutent, et qui se réjouissent toujours de tomber sur une question, sur une porte entrebâillée, sur une intuition. *Guerra* a la vertu de mettre mal à l'aise ceux qui se pensent les gardiens d'un ordre universel, et d'encourager les autres à explorer sans fin les possibilités qu'a le corps humain d'exprimer une grâce d'autant plus intense qu'elle est inattendue, c'est-à-dire contemporaine, non répertoriée dans la liste des beautés du passé. Car plus l'expression de cette grâce est actuelle, plus celui qui s'accorde la liberté de la percevoir en ressentira l'émotion de saisir quelque chose du monde présent qui est le sien, et non pas d'un monde qui n'existe plus.



Le lendemain, Pippo Delbono participait à un débat avec le public. Il expliquait tranquillement ce qui lui semblait être des évidences. Il parlait de Bobo, son acteur microcéphale. Un type qui s'occupait des Restos du cœur et qui animait un atelier théâtre pour handicapés expliquait qu'il n'avait pas aimé *Guerra*, et qu'en revanche il avait trouvé formidable un *Avare* de Molière monté avec des handicapés. Delbono a répondu gentiment que certains de ses acteurs étaient bien incapables de jouer du Molière, mais qu'ils pouvaient raconter quelque chose de très beau si, à force de travail, ils arrivaient à avoir suffisamment conscience de leur corps pour exprimer quelque chose avec.

«*Isabelle Huppert peut faire des choses que Bobo ne peut pas faire, mais, en revanche, Bobo peut faire des choses qu'Isabelle Huppert ne peut pas faire. Par ailleurs, je ne fais pas de psychologie, ni de social, ni d'humanitaire, je fais du théâtre, et nous travaillons des centaines d'heures pour mettre au point la moindre séquence du spectacle. Je me contente de construire une pièce, et c'est très long, très minutieux. Pour arriver à rendre gracieux certains gestes, parfois, il faut trente ans. Au théâtre, tu es le personnage, et tu regardes le personnage. C'est un moment de conscience qui demande beaucoup de travail.*»

Philippe Val.
Charlie Hebdo, 24 juillet 2002.

En collaboration avec l'université du Littoral, nous présenterons le film *Ecce homo*, tourné par la RAI et consacré à Pippo Delbono, le mardi 19 novembre 2002 à 19h. Ce soir-là, la représentation sera suivie d'une rencontre avec Pippo Delbono.

La rabbia
La rabbia est un hommage à Pasolini.
Mardi 19 novembre 2002 à 20h30.

Enrico V
Enrico V est la seule pièce de Pippo Delbono mise en scène à partir d'une pièce écrite (*Henri V* de Shakespeare). Elle sera jouée en italien et présentée en version sous-titrée en français. Calais est la première ville française (et la seule), à accueillir ce spectacle.

Vendredi 22 et samedi 23 novembre 2002 à 20h30.

Guerra
Guerra parle, comme le titre le suggère de la guerre, donc de la paix.

Dimanche 24 novembre 2002 à 15h30.

Au Passager.

Affluence

Beaucoup de monde. Les places arrachées d'assaut dès les premiers jours. Et, malgré le doublement des places en vente (1500 en 2000, près de 3600 en 2002) par rapport à l'édition 2000, des gens qui n'ont pas pu tout voir. On va réfléchir pour l'avenir.

Voyage

Des professionnels sont venus du Canada, du Portugal, d'Italie, de Belgique et de Hollande. Beaucoup plus nombreux que nos collègues de ce beau pays qu'est la France.

Citation

C'est comme ça que j'aime le théâtre. Les gens de la rue Newton, ils n'assistaient pas à un festival de théâtre de rue, ils y étaient les acteurs... Voilà, carrément une sensation de sublime, j'y vais fort, mais c'était ça pour moi.
De Jacques Livchine.

Courrier

Nous sommes quatre ostendais qui font avec plaisir le déplacement pour les Jours de fête à Calais. Nous venons aussi pour le Passager: un centre culturel hors catégorie, ambiance feutrée, décoration époustouflante, original, etc...
De quatre ostendais.

Internet

Deux sites où on parle de *Jours de fête à Calais*:
www.theatredelunite.com et
www.lechannel-calais.org.

Centre

D'habitude, l'affluence du public pour les renseignements et la billetterie se concentrait au théâtre municipal. Cette année, le théâtre fut (presque) désert. Le point info des abattoirs fut par contre pris d'assaut. De bon augure.



Ce fut une vraie histoire. Elle a commencé par un courrier envoyé à Jacques Livchine et Hervée de Lafond du théâtre de l'Unité. Il disait (entre autres) ceci.

Il y eut Feux d'hiver et la soupe. Il y aura bientôt Jours de fête (du 15 au 20 octobre 2002). Après la soupe, nous serions tentés de proposer la rue. Pas la rue au sens générique, mais une vraie rue avec des habitants (ou une portion de rue), qu'il faudrait investir. C'est une idée que nous avons dans la tête depuis un certain temps. On choisirait une rue. Comment ? À définir. Peut-être celle dont les habitants souhaitent le plus accueillir Jours de fête. Donc il s'agira d'abord de mesurer le désir (en amont, mai ou juin).

Cette rue, une fois choisie, accueillerait, durant Jours de fête, les autres habitants de la ville. Évidemment, les habitants sont fortement impliqués dans cette histoire. On pourrait y installer des tables pour un grand pique-nique populaire et artistique, y faire les chambres d'amour, y boire de la soupe, échanger des mots, de la musique, installer une expo chez les gens. Ce serait l'Unité qui animerait ça, on imaginerait le programme sur deux ou trois jours. Voilà. Il faudrait inventer une belle histoire. La rue qui invite la ville, qui invite le monde entier. Si ça vous dit, on réfléchit ensemble.

Il nous en reste à présent les premiers oublis qui font la mémoire. Et la prochaine fois ? Où, quand, avec qui ? Laissez-nous réfléchir. Nous vous en reparlerons.